

FUNAMBULES

Nicole Anglés

FUNAMBULES

Sarah

La fin approchait. Sarah le savait. Chaque pas exigeait un effort surhumain. Son corps consumé menaçait de lâcher. Son esprit délavé lançait un dernier assaut. Pourquoi continuer ? S'infligeait-elle une sorte de pénitence ou lui manquait-il juste le courage d'en finir ?

*

Il jeta son téléphone sur le siège passager, contrarié par son retard, bien que le client se fut montré compréhensif. Anthony était quelqu'un sur qui on pouvait compter et cette réputation lui semblait indispensable au développement de sa jeune entreprise.

À l'occasion de l'enterrement de sa vie de garçon, ses amis lui avaient offert une escapade aux Canaries. Trois jours de fête, de joie et d'amitié. Beaucoup d'émotion partagée car tous, derrière leur agressivité sur un terrain de rugby ou leur démesure pendant la troisième mi-temps, cachaient une grande sensibilité. Il savourait sa chance malgré la gueule de bois qui l'avait assailli dès son réveil.

Les filles avaient elles aussi mis la barre haut. Anthony avait eu vent de leurs préparatifs grâce à son informateur. Son amie d'enfance qui faisait partie de la fête. Il avait hâte d'écouter Alice lui raconter ses péripéties, se noyer dans ses yeux pétillants de

bonheur. Le sourire lui revint et il resserra les mains sur le volant avec assurance.

Alice, bientôt sa femme. Autant amoureux l'un que l'autre, désireux de fonder un foyer. Du haut de ses vingt-six ans, il se sentait ému mais résolu à devenir un bon chef de famille. Il ne demandait qu'à prendre soin de sa femme et de leurs enfants.

Ils avaient prévu de dîner dans leur restaurant préféré et il préparait ses réponses afin de rester ferme sans la blesser. Car nul doute que dans la soirée Alice évoquerait le sujet. Anthony lui avait pourtant expliqué ses raisons de ne pas souhaiter revoir sa mère. Même pour leur mariage.

Elle les avait abandonnés lui et son père qui ne s'en était pas remis. Au-delà de l'épreuve qu'avait représenté leur divorce puis la mort de son père, il avait surtout été blessé de découvrir qu'elle les avait trompés. Sa trahison avait révélé à Anthony la vraie nature de sa mère. Egocentrique, changeante, irresponsable. Insensible à la peine qu'elle infligeait aux autres.

Il ne ressentait plus la colère de son adolescence. Tout juste de l'indifférence. Mais il ne tolérerait pas que sa mère puisse nuire à Alice ou à leurs enfants.

Le téléphone qui vibrait à ses côtés le tira de ses pensées. Il se tourna avec l'intention de s'en saisir. Une fraction de seconde...

Et le choc. À la fois violent et mou. Un bruit étrange, une secousse et déjà un début d'atroupement. Descendu de la voiture, accroché à la portière restée ouverte, Anthony eut l'impression de

se tenir au bord d'un précipice. Incapable de bouger, de réfléchir. Il ne pouvait se détourner de la femme immobile étendue sur l'asphalte, vieille et grise, une tache rouge à ses côtés.

Soudain, la terreur. Et s'il l'avait tuée ?

*

Elle s'appelait Sarah et respirait encore. Voici les seules informations qu'Anthony avait obtenues. Bouleversé par l'accident, assis dans la chambre d'hôpital, il déroulait des scénarios plus noirs les uns que les autres. La vieille dame ne survivait pas et il devrait vivre avec le remords de l'avoir tuée. Elle devenait handicapée et il assisterait à perpétuité au triste spectacle dont il était responsable. Et s'il allait en prison ? Dans tous les cas, son existence était fichue. À cause d'un instant de distraction.

Sarah gémit et ouvrit les yeux sur lui.

— Qui es-tu ?

— Anthony. C'est moi qui ai failli vous tuer. Je ne l'ai pas fait exprès. Vous n'allez pas mourir ? comment vous sentez-vous ? Je m'en veux vous savez. Vraiment désolé.

Ses mots se bousculaient sous l'effet de l'émotion.

Elle était pâle. Figée. De longues minutes s'écoulèrent. Elle le fixait, l'air ébahi puis il lui parut que son visage ridé tentait d'esquisser un sourire. Son beau regard profond et expressif ne reflétait pas de colère. Plutôt de l'empathie.

— Le docteur s'est montré rassurant ... Anthony. De nombreuses contusions, rien de grave. Il m'a

placée sous morphine et envisage de me garder en observation quelques jours.

Un immense soulagement s'empara de lui. Aussitôt suivi d'un sentiment de honte. Conscient d'avoir d'abord été rassuré pour sa petite personne avant de penser à la femme alitée devant lui. Une attitude digne de sa mère et il refusait de lui ressembler. Il s'efforça de lui témoigner son intérêt.

— Ils ont prévenu vos proches ? Vous habitez où ?

Ses questions flottèrent dans l'air pendant ce qui lui parut une éternité.

Sarah dévisageait ce garçon à son chevet qui s'empêtrait dans ses explications. Il paraissait sincère et sa candeur la touchait. Anthony... elle devinait les traits de l'enfant qu'il était il y a peu de temps encore. Un enfant devenu un beau jeune homme dont n'importe quelle mère se montrerait fière.

Elle n'avait jamais raconté son histoire. Elle s'était protégée des conversations si longtemps. Et pourtant, elle accepta de lui répondre. Parce qu'elle était en état de choc ? Ou parce que c'était lui ? Tel un barrage qui lâche, libérant un flot de mots, elle lui fit le récit de sa vie dans la rue, avant l'accident.

Sarah marchait. Lentement. Son corps était usé et ce sac à dos, rempli de ses maigres biens, l'écrasait. À une cadence régulière, afin de s'hypnotiser, ne pas penser. Penser à quoi d'ailleurs ? Elle avait banni son passé et n'imaginait aucun avenir. La marche la maintenait heureusement en permanence dans le présent. Car dans le milieu de la rue, laisser vagabonder son esprit pouvait se révéler fatal. Les

malfaisants, les altruistes, les véhicules, la police, autant de dangers potentiels. La marche favorisait aussi l'isolement. N'était-il pas plus difficile d'arrêter quelqu'un en mouvement ? Et Dieu sait si Sarah fuyait les contacts. Elle se confinait en son for intérieur, serrant entre ses mains son châle rouge, comme accrochée à une bouée afin de se maintenir à flot.

Le soleil, haut dans le ciel, indiquait environ midi. Elle se dirigea vers le marché alimentaire. À cette heure, les ambulants commençaient à démonter leurs étals, à trier les invendus. La plupart, de braves gens, donnaient volontiers une part de ces marchandises aux plus mal lotis qu'eux qui quémandaient de quoi survivre. Sarah ne mangeait que des fruits et légumes. À part au hasard de récus opportunes dans les surplus alimentaires de supermarchés. Jamais les poubelles, ni la mendicité. Son combat permanent afin de garder sa dignité d'être humain.

Elle ne prendrait son repas quotidien qu'en fin de journée, une fois installée pour la nuit. Sa principale préoccupation d'ailleurs, le problème de la nourriture solutionné, consistait à choisir où dormir. À l'abri des rôdeurs qui se montraient plus dangereux le soir venu et hors d'atteinte des maraudes. Car durant ces années dans la rue, elle avait tout connu. Les vols. Les coups. Les viols. Également la promiscuité et la violence des lieux d'accueil. La pitié et les interrogations des bénévoles, la bouche pleine de conseils qui leur donnaient bonne conscience. Ils ne connaissaient rien.

Au moins venait-elle de dénicher des toilettes publiques ouvertes d'une relative propreté. C'était ça surtout la rue. L'esprit sans cesse occupé par un besoin vital, immédiat. Survivre dans cet environnement destructeur nécessitait des adaptations qui renforçaient la dépendance à ce milieu. Une sorte de cercle vicieux qui vous déconnectait de la société et de vous-même. Une forme d'exil de soi.

Le soir, solitaire, dans ce refuge précaire qu'elle s'était approprié, Sarah répéta le geste qu'elle s'autorisait quand la lassitude l'accablait. Elle sortit de son sac ce tableau qui détenait le pouvoir, aussi mal qu'elle fut, de l'envahir d'un apaisement physique et affectif sans égal, indicible. Incompréhensible. Au-delà du rationnel.

Le lendemain matin, elle refit son paquetage. Elle manquerait rapidement de savon. Il lui faudrait guetter, dans les jours à venir, un point de distribution associatif en vue de se ravitailler. Aujourd'hui, son objectif consistait à regagner les douches publiques repérées la veille. Une bonne toilette et une lessive s'imposaient. Se sentir propre représentait le seul luxe dans la vie de Sarah.

Reprendre la marche le matin s'avérait difficile. Ses muscles étaient douloureux. Cependant, il fallait avancer. Pour ne pas se laisser mourir, se sentir encore vivante. Elle éprouvait une angoisse insupportable lorsqu'elle voyait des sans-abris assis à même le sol ou allongés sur un banc, hébétés, ravagés par l'alcool. Tout plutôt que se noyer dans cet état de déchéance.

Sarah aperçut une femme qu'elle se rappela avoir croisée la veille. Elle la soupçonnait d'avoir glissé dans sa poche le billet de cinq euros qu'elle y avait retrouvé.

Elles attendaient côte à côte de pouvoir traverser. Son regard, qui paraissait sincère et bienveillant, exprimait son désir de l'accoster. La réaction de Sarah fut immédiate. Sans appel. Vite, changer de trottoir, l'éviter. Ne jamais provoquer de questions. Ne plus s'attacher. Ne plus y croire. Le lendemain, elle quitterait la ville Elle y avait stagné trop longtemps.

Et la voilà, la faute d'inattention. Sarah ne vit pas la voiture qui fonçait droit sur elle et la percuta avec violence.

— « Des vêtements délavés et rapiécés, des pataugas démesurés, des ongles et des cheveux longs et sales. Tout en elle indiquait une femme de la rue. Ses paupières à demi baissées afin de se protéger du soleil, son visage ridé et sans âge reflétaient sa souffrance. Son corps tendu dans sa lutte pour marcher, agrippée au châle rouge qu'elle tenait dans ses mains, son attitude courageuse forçait le respect », la décrirait un témoin de la scène dont elle avait captivé l'attention quelques minutes avant les faits.

*

Les paroles de Sarah ne cessaient de résonner dans la tête d'Anthony. Son histoire l'avait bouleversé. Il restait là, à l'observer, endormie. Animé d'un étrange sentiment d'estime. Elle en avait bavé. Elle se

débrouillait seule, grâce à son amour-propre et sa volonté. Lui aussi n'avait compté que sur lui-même au décès de son père. Pour terminer ses études. Passer son diplôme. Financer son stage de six mois dans la Silicon Valley. Et maintenant la création de son entreprise. Seulement, elle, n'avait personne.

Une idée envahit son esprit. Évidente. Oppressante. Quand Sarah sortirait de l'hôpital, quel choix aurait-elle ? Retourner dans la rue ? Il se refusait de l'envisager sans rien tenter afin de l'aider. Il devait exister un moyen. Il quitta la chambre refermant doucement la porte derrière lui afin de ne pas la réveiller et se mit en quête d'une infirmière.

*

Sarah s'éveilla. Le jeune homme était parti. Après toutes ces années passées à s'ancrer dans la solitude, elle se surprit à espérer qu'il revienne la voir.

— Bonjour Madame Villiers, la salua l'interne en entrant dans la pièce.

Madame Villiers ! Elle avait tant lutté pour l'oublier... Sous l'effet de l'accident et des médicaments, elle n'avait pas anticipé le danger. Elle savait pourtant. Pendant tout ce temps, elle avait négligé de se soigner de manière à effacer toute trace de son ancienne vie. Et aujourd'hui, c'était fini.

Ébranlée, elle revit, enfouies au plus profond d'elle-même, les images de sa vie avant la rue.

Sarah traversa la cour de l'élégant immeuble les bras chargés. Elle repassait dans sa tête la liste des ingrédients choisis avec le plus grand soin. Elle sourit, satisfaite. Le menu ne pouvait que lui plaire.